



N° 86/02 - 24 février 1986

PARABOLES, APOLOGUES ET ALLEGORIES

AU SERVICE DU DIALOGUE RELIGIEUX
CHEZ ABU HAMID MUHAMMAD AL-GHAZALI
(A L'OCCASION DU 900^e ANNIVERSAIRE DE SA MORT)

Maurice Borrmans

Quiconque entreprend aujourd'hui de lire **l'ih'yâ `ulûm al-din** (Reviviscence des sciences de la religion), devra parfois renoncer à son siècle et à son univers mental pour retrouver, en s'y soumettant humblement, une autre manière d'exposer les choses et de les expliquer. Certaines pages de ce livre écrit il y a plus de neuf cents ans demanderont un effort d'adaptation : de citation coranique en citation coranique, de **hadith** en **hadith**, de définition en définition, l'exposé suit, en chacun des quarante livres de l'ensemble, une démarche logique et sèche qui a perdu de son pouvoir sur l'esprit contemporain. Mais quelle satisfaction aussi, en bien d'autres pages, de se retrouver en pays de connaissance : l'auteur nous y parle de la "nature" et en décrit les merveilles, ou bien l'utilise pour une parabole saisissante, ou une allégorie significative. Le lecteur y goûte repos et joie : il n'est plus dépaycé et, si certaines explications s'apparentent à des hypothèses scientifiques ou remontent à des cosmogonies aujourd'hui dépassées, il en absout volontiers l'auteur, car ce que celui-ci lui apporte, au fond, reste valable et parle au "cœur".

La présente note n'a nullement la prétention d'épuiser le sujet. A partir de quelques sondages, elle voudrait simplement montrer au lecteur par la "nature" à sa place dans l'œuvre ghazalienne et que l'observation des créatures et les méditations qu'elle suscite ne sont pas le privilège d'un saint Augustin ou d'un Pascal. Pour ce faire, nous citerons tout d'abord deux passages qui, malgré ou, plutôt, par leur longueur, nous montreront assez que cette observation et ces méditations ne sont pas des accidents dans la pensée de Ghazali. Quand celui-ci s'y réfère, il s'y donne à fond et semble même embarrassé quand il s'agit d'en finir pour passer à un autre domaine; Ces pages, ici citées, nous diront assez comment Ghazali observe, en même temps qu'elles nous détailleront les êtres qu'il observe et nous révéleront ce pour quoi il observe. Elles nous permettront alors d'envisager à quoi servent les vastes connaissances que Ghazali a acquises en ce domaine : n'y trouve-t-il qu'un simple procédé méthodologique, comme nombre de penseurs du Moyen-Orient pour qui métaphores, paraboles et allégories sont de riches moyens d'expression, ou dépasse-t-il ce stade didactique pour intégrer ses connaissances à une vision religieuse des êtres et en faire un élément déterminant d'une approche de Dieu ? On essaiera en tout ceci de multiplier les citations, puisqu'en fin de compte ce sont les textes qui ont à parler. Néanmoins la traduction française, malgré son effort de fidélité, sera impuissante à rendre la concision du texte arabe, parfois, et son éloquence, toujours. Qui n'est pas initié à la langue arabe devra s'y résigner une fois pour toutes, qui a la joie de pouvoir lire Ghazali dans le texte même ne manquera pas de faire l'effort de lecture nécessaire, car il en sera vite récompensé.

Les défaillances possibles de la traduction, le nombre relativement restreint des textes apportés, et la réflexion volontairement réservée à un sujet limité, rappelleront, s'il en était besoin, que l'objet de ces pages est très circonscrit et que cette note ne prétend à rien de définitif.

Les pages dont nous donnons ici la traduction sont extraites du quatrième quart de l'Ih'yâ, lequel, comme on le sait, traite de "ce qui peut sauver l'homme". Le premier message est emprunté au "livre de l'amour de Dieu" (**Kitâb al mah'abba**). L'auteur, comme à son habitude, procède d'abord aux citations scripturaires et aux rappels de **hadith**, puis tente d'apporter une définition de "l'amour de la créature envers son Créateur". Approfondissant alors cet état spirituel, il établit que Dieu seul peut revendiquer un tel amour et que celui-ci voit son couronnement dans la contemplation céleste de la Face divine, connaissance infiniment supérieure à toute autre. Il s'interroge alors sur les forces qui peuvent renforcer cet amour de Dieu : d'une part, rupture des liens qui nous attachent au monde et purification de toute préoccupation trop terrestre; d'autre part, meilleure connaissance de Dieu, obtenue différemment selon que l'intelligence est puissante ou faible. Dans le premier cas, c'est Dieu qui sera connu d'abord, le reste venant ensuite; dans le deuxième cas, on s'élève à Dieu par la considération de ses oeuvres. C'est là que s'insère le texte qu'il va suivre. L'auteur va tout embrasser du regard et, assez vite, va restreindre sa vision au champ de son "microscope", car les merveilles éclatent d'autant mieux que la créature qui les cèle est petite et sa taille menue.

"Prenons donc les réalisations divines comme sujet de notre propos et éliminons ce que l'on a envisagé plus haut. Et comme les réalisations divines sont sans nombre, avisons, parmi celles-ci, la plus petite, la plus humble et la plus réduite à la fois, et considérons les merveilles qui s'y cachent. En effet, la plus petite des créatures, c'est la Terre et tout ce qu'elle contient, si je la rapporte aux anges et au "règne céleste". Car, à la considérer sous l'angle du volume et de la grandeur, tu saisis que le soleil, malgré le petit volume que tu lui vois, équivaut à cent soixante fois la terre et un peu plus. Considère donc combien la Terre est petite par rapport à cet astre, puis combien celui-ci est petit par rapport au firmament où il a sa place : en ce cas, on ne peut même plus parler de rapport. Ce soleil a sa place au quatrième ciel, lequel est bien petit par rapport aux autres des sept cieux qui le surplombent. Bien plus, les sept cieux comparés à l'Estrade du trône divin (**Koursi**) ressemblent à une boucle perdue en plein désert; et cette Estrade, comparée au trône divin (**'Arch**), a la même ressemblance (1). Voilà ce que l'on gagne à considérer les réalités célestes les plus apparentes, sous l'angle des décrets éternels.

Qu'elle est donc humble la Terre, en sa totalité, par rapport aux réalités célestes. Bien plus, combien sont exiguës les terres émergées par rapport aux océans. L'envoyé de Dieu l'a dit : "La terre, au sein de l'océan, est tout comme une étable au milieu du continent", et c'est bien vrai, et saisissable par l'évidence sensible comme par l'expérience. On sait bien que la partie de la Terre qui n'est pas recouverte par les eaux ressemble à un flot si on la compare à toute la planète" (2).

Considère ensuite le fils d'Adam, créé de la glaise qui est un des éléments de cette Terre, ainsi que tous les autres animaux, et vois leur petitesse par rapport à cette planète. Cependant, laisse tout cela loin de toi.

Ce que nous connaissons de plus petit parmi les animaux, c'est le moustique, l'abeille et les autres insectes de leur espèce. Considère donc le moustique, bien qu'il soit sans noblesse, et examine-le avec une intelligence attentive et une pensée dépouillée. Vois comment Dieu l'a créé sur le type même de l'éléphant, le plus énorme des animaux, puisqu'Il l'a doté d'une trompe comme celle de son grand modèle et lui a donné - à une échelle réduite - tous les autres membres donnés à ce dernier, en lui confiant deux ailes par surcroît. Considère comment Il a aménagé ses organes extérieurs : Il lui a fait pousser deux ailes, Il a allongé ses pattes antérieures et postérieures, Il l'a doté de l'ouïe et de la vue; considère également comment Il lui a assuré, à l'intérieur, les organes et les instruments de la nutrition, comme Il l'a fait pour les autres animaux, et comment Il lui a communiqué, comme pour eux-mêmes, les forces nutritives, attractives, répulsives, préhensives et digestives; tout ceci à son échelle et selon son type.

Considère ensuite sa conduite toute instinctive et vois comment Dieu le guide pour se nourrir et lui fait découvrir que le sang humain constitue sa nourriture. Vois ensuite comment Il lui donne de quoi voler jusqu'à l'homme et le dote d'une longue

trompe à la pointe effilée, comment Il le guide jusqu'aux pores de l'épiderme humain de telle sorte qu'il puisse y poser l'extrémité de sa trompe, comment Il lui donne assez de force pour la faire pénétrer en l'un d'eux, comment Il lui apprend à sucer le sang et à s'en abreuver, gorgée par gorgée, comment Il a fait la trompe creuse à l'intérieur, malgré son volume minuscule, afin que puisse s'y écouler le sang aux molécules subtiles pour parvenir à l'intérieur du corps du moustique, s'y répandre de toutes parts et y apporter les matières nutritives, comment Il lui apprend que l'homme essaie de l'écraser de la main et, donc, lui enseigne comment s'enfuir avec astuce et préparer ses organes en vue de cette fuite. Il l'a doté d'une ouïe capable de saisir le plus léger mouvement de la main humaine et, alors que celle-ci est encore loin de lui, il cesse sa succion et prend la fuite; par la suite, quand la dite main aura repris son calme, il reprendra également son entreprise.

Considère comme Dieu l'a doté de deux yeux pour apercevoir le lieu d'où il tirera sa provende et s'y rendre, et cela bien que son visage ne fournisse qu'une surface très réduite. En effet, considère l'oeil de tout insecte : puisqu'il ne peut pas comporter de paupières, vu sa petitesse, et puisque celles-ci ont pour office de libérer le miroir de l'oeil de tout fêtu et de toute poussière, Dieu a doté le moustique et la mouche, quand Il les a créés, de deux pattes (supplémentaires). Regarde la mouche : tu la vois, de ces deux pattes, frotter continuellement ses yeux. Quant à l'homme et aux animaux de haute stature, Dieu a doté leurs yeux de paupières dont l'une puisse de rabattre sur l'autre. Leurs extrémités sont amincies et, par elles, l'homme assemble la poussière qui s'agglutine à l'oeil et la rejette à l'extrémité des cils. Le Créateur a fait des cils, et les a faits noirs, pour qu'ils rassemblent la lumière venant à l'oeil, aident ainsi à la vision, ajoutent à la beauté extérieure de l'oeil et servent de "grille" lorsque la poussière se met à tourner. On regarde alors à travers la "grille" des cils et leur entrecroisement empêche la poussière de passer, sans empêcher de voir pour autant.

Quant au moustique, Il lui a fait deux prunelles lisses sans paupière et Il lui a appris comment les lustrer de ses deux pattes. C'est parce que les moustiques ont la vue déficiente qu'on les voit se précipiter sur la chandelle allumée. En effet, ils recherchent la lumière; quand l'un d'eux, le pauvre, aperçoit la lumière d'une chandelle, la nuit, il croit se trouver en une pièce obscure et s' imagine que la chandelle est une lucarne donnant accès de la pièce obscure à un endroit éclairé. Continuant à rechercher la lumière, il s'y précipite lui-même. Quand il l'a dépassée et a retrouvé les ténèbres, il croit être passé à côté de la lucarne et l' avoir mal visée. Il y revient alors une deuxième fois jusqu'à ce qu'il s'y consume. Peut-être penses-tu qu'il faille imputer cela aux déficiences du moustique et à son ignorance ? Sache que l'ignorance de l'homme est plus grande que la sienne; qui plus est, à voir l'homme se précipiter sur les passions mauvaises les plus basses, on ne peut manquer d'évoquer l'image des papillons se précipitant sur la flamme : les yeux des fils d'Adam sont éblouis par le scintillement des passions mauvaises. Ce n'est là que simple présentation extérieure et on ne sait pas qu'au delà il y a le venin qui pénètre et qui tue. Et l'homme continue de s'y jeter lui-même jusqu'à s'y trouver submergé et prisonnier : alors il y périt pour toujours. Ah ! si l'ignorance de l'homme pouvait rejoindre celle des papillons ! Ceux-ci s'illusionnent quant à la présentation de la lumière mais, quand ils s'y consomment, ils sont, sur le champ, délivrés. Tandis que le fils d'Adam, lui, demeure dans le Feu, à tout jamais ou, du moins, pour très longtemps. C'est pour cela que l'envoyé de Dieu interpellait (les siens) et disait : "Je lutte pour vous éloigner du Feu alors que vous vous y précipitez tous comme des papillons".

Ce n'est là qu'un aspect d'une des merveilles que Dieu a réalisées chez les plus minuscules des animaux. Si les générations d'hier et celles de demain s'unissaient pour avoir une connaissance exhaustive des merveilles qui s'y cachent, elles seraient obligées de s'avouer impuissantes à en atteindre le coeur et n'en découvriraient que le seul aspect extérieur. Quant aux significations secrètes de tout cela, Dieu seul en a connaissance parfaite.

En outre, en chaque animal et en chaque plante, éclatent merveilles sur merveilles, qui le concernent seul et que personne d'autre ne partage avec lui. Considère les abeilles et les merveilles qu'on y peut mettre à jour. (Vois) comment Dieu leur a inspiré de prendre les montagnes pour demeures, ou les arbres, ou ce qu'elles édifient. (Vois) comment il fait naître du liquide par elles sécrété, la cire et le

miel, donnant à l'une d'éclairer et à l'autre de guérir. Si tu réfléchis à ce qu'il y a d'admirable dans leur conduite tout instinctive, quand elles butinent fleurs sur fleurs, quand elles se prémunissent contre malpropretés et saletés, quand elles obéissent à l'une d'entre elles, à la taille peu ordinaire, la reine, si tu penses à tout ce que Dieu a départi à cette reine de justice et d'équité entre ses sujets au point d'occire au seuil de la ruche l'abeille qui s'est frottée à quelque saleté, tu pourras apprécier quelle merveille des merveilles on découvre en elles, si tu sais "voir clair" en toi-même, dépouillé de toute obsession relative à ton corps, à ton repos ou aux désirs de ton âme de contrarier tes semblables et de l'unir à tes frères. Repousse loin de toi ces idées fixes et considère la technique selon laquelle abeilles construisent, avec la cire, leurs rayons, et comment elles choisissent, dans la gamme des formes géométriques, la forme hexagonale. En effet, elles n'édifient pas des rayons à section circulaire, ni à section carrée ou pentagonale : elles construisent des rayons à section hexagonale parce que cette dernière forme possède une propriété spéciale que l'intelligence des architectes n'appréhende pas toujours, à savoir que, parmi les figures géométriques, la plus vaste et la plus concentrée à la fois est la forme ronde ou ce qui s'en rapproche. De la forme carrée en effet pointent des angles qui constituent de la place perdue. La forme géométrique utilisée par les abeilles est la forme ronde quelque peu transformée. On y a abandonnée la forme carrée pour que les angles n'y fassent pas de la place perdue, car ils resteraient vides. En outre, si elles avaient édifié des rayons à section circulaire, il serait demeuré de la place vide à l'extérieur des rayons, car les formes rondes, quand on les assemble, ne se rangent pas en entrant les unes dans les autres exactement. Or il n'y a pas de forme géométrique à angles, approchant la concentration et la densité de la forme ronde et qui, répétée et rangée, ne laisse aucune place vide, hormis la forme hexagonale. C'est là la propriété spéciale de cette forme.

Considère donc comment Dieu a donné inspiration aux abeilles, malgré leur corps petit et leur taille menue, et cela par faveur à leur endroit, pour assurer leur existence et leur donner toute tranquillité au sujet de ce qu'elles doivent emmagasiner. Qu'Il soit exalté ! Combien grande sa gloire ! Sa Faveur et sa Munificence sont vraiment sans limite ! Prends donc en considération ce que nous présentent ainsi les animaux les plus méprisables et ne pense plus aux merveilles des règnes terrestre et céleste..." (3).

Voilà donc, dans l'esprit de Ghazâli, de quoi aider à un meilleur amour. Il n'a pas multiplié les exemples. Très vite il a fixé son attention et la nôtre sur le moustique, puis sur l'abeille. Il ne les quittera pas des yeux qu'il n'ait auparavant épuisé avec nous tous les sujets d'admiration et toutes les raisons d'aimer d'autant plus leur admirable Artisan et leur fidèle Pédagogue.

Reconnaissons que ses connaissances vont loin : il a su observer, longuement et patiemment; il s'est posé mille questions sur les faits et gestes ainsi colligés et son vaste savoir lui permet de faire entrer des considérations psychologiques et des évidences géométriques dans ses explications qui, ainsi, demeurent naïves et se veulent scientifiques à la fois. Réaumur, Fabre et Von Frisch lui reconnaîtraient volontiers le titre de prédécesseur dans leurs recherches ès sciences naturelles.

Cette prédilection de Ghazâli pour les insectes et l'infiniment petit de son époque se retrouve en un autre passage aussi significatif. Nous sommes alors au "livre de la méditation" (Kitâb al-tafakkur). Après en avoir prouvé l'excellence, l'auteur en expose la nature et en décrit les fruits. Il lui faut alors énumérer les points d'application de celle réflexion approfondie qui va aux racines des actes. Le comportement humain constitue ainsi un premier sujet de méditation; mais la Création divine en est un autre aussi riche en sources d'émerveillement et aussi varié en ses modalités étonnantes. Dans le texte qu'on va lire et qui a trait à ce type de méditation, le mouvement de pensée est à l'opposé de celui des pages qu'on a lues : Ghazâli parle, cette fois, des créatures les plus petites, et singulièrement de l'araignée comparée à un habile tisserand en même temps qu'à un chasseur avisé, pour élever et élargir peu à peu son regard aux dimensions de tout règne animal.

"Considère les oiseaux du ciel, les fauves terrestres et les animaux domestiques : tu y verras de telles merveilles que tu ne pourras plus douter de la grandeur de leur Créateur, des capacités de leur Architecte et de la sagesse de leur Artisan. Et comment pourrait-on avoir de tout cela entière connaissance ?

Bien plus, si nous voulions détailler les merveilles réalisées chez le cousin, la fourmi ou l'araignée - et il ne s'agit là que des plus petits des animaux - et voir

comment celle-ci édifie sa demeure, rassemble sa provende, tient compagnie à son conjoint, emmagasine pour sa propre profit, excelle dans l'ordonnance géométrique de son habitation et se laisse mener par un guide pour répondre à tous ses besoins, nous n'en serions absolument pas capables.

On peut voir, en effet, l'araignée construire sa demeure par-dessus l'extrémité d'un ruisseau. Elle recherche d'abord deux emplacements assez rapprochés, entre lesquels il y a un passage de la mesure d'une coudée au maximum, car elle doit pouvoir en réunir les deux extrémités par un fil. Elle se met alors à l'œuvre, secrète son liquide, qui deviendra le fil, sur un des côtés pour qu'il y adhère bien, puis se rend de l'autre côté et y fixe solidement l'autre extrémité du fil. Ensuite elle recommence ainsi une deuxième fois, puis une troisième, faisant toujours en sorte que la distance entre deux fils soit en un certain rapport géométrique : elle ordonne ainsi ses fils comme s'il s'agissait de préparer la chaîne (à tisser). Alors elle "assure" les nœuds des fils du cadre et s'occupe de la trame. Elle adapte cette dernière sur la chaîne, les assemble et vérifie les nœuds effectués aux emplacements où elles se croisent, respectant toujours le rapport géométrique d'ensemble. Elle fait de cela un filet dans lequel tomberont le cousin et la mouche. Elle se tient à un angle, attendant que la proie s'empêtre dans le filet. Quand celle-ci y est prisonnière, elle se hâte de s'en emparer et de la dévorer. Et quand elle ne peut pas ainsi atteindre sa proie (ou quand elle ne peut pas chasser de cette manière), elle avise pour elle-même un angle du mur, en réunit les deux côtés par un fil et demeure ainsi, culbutée, dans l'espace, attendant une mouche en son vol. Lorsque celle-ci vient à voler près d'elle, elle se jette sur elle, s'en empare, enserre ses pattes en son fil, la maîtrise puis la dévore.

Aucun animal, petit ou grand, où ne se cachent des merveilles innombrables ! Penses-tu qu'elle tienne d'elle-même ce savoir artisan ou qu'elle se soit formée ainsi elle-même ou qu'un humain l'ait ainsi formée ou enseignée, ou bien n'a-t-elle ni guide, ni maître ? Quelqu'un doué de clairvoyance peut-il douter de la misère, de la faiblesse et de l'impuissance de l'araignée ? L'éléphant lui-même, avec sa stature imposante et sa puissance évidente, est impuissant à s'auto-gouverner, a fortiori, ce faible animal ! Ne témoigne-t-il pas plutôt, par son apparence, sa forme, son mouvement, son orientation et les merveilles de son travail, du Sage qui l'a façonné et du puissant Savant qui l'a créé ? Celui qui sait "voir" découvre en ce frêle animal, plus qu'en tous les autres, ce devant quoi restent interdits les intelligences et les cœurs : la grandeur et la majesté du Créateur qui régent tout, la perfection de sa Puissance et de sa Sagesse. Puisque les animaux avec tout ce qu'ils représentent de mœurs et d'instincts, sont sans nombre, ce chapitre est en fin de compte sans limite.

Si les cœurs ne s'émerveillent plus à leur propos, c'est parce qu'ils se sont habitués à eux, les voyant trop souvent. Oui, si l'homme venait à apercevoir un animal étrange, ne serait-ce qu'un ver, son émerveillement se renouvellerait et il s'écrierait : Dieu soit exalté, quelle merveille ! Hélas ! l'homme ne s'émerveille même pas de lui-même, alors qu'il est ce qu'il y a de plus merveilleux dans le règne animal !

A s'arrêter aux animaux domestiques auxquels il est habitué et à considérer tour à tour leurs types et leurs espèces, leurs avantages et leurs utilités : cuir, laine, poil de chameau, poil de chèvre, que Dieu a destinés à devenir vêtement pour ses créatures, abris pour elles dans leur transhumance et dans leur sédentarisation, vases pour leurs boissons, récipients pour leurs nourritures, protection pour leurs pieds, à considérer que Dieu a constitué leur lait et leur viande nourritures pour ses créatures et qu'Il a établi certains d'entre eux dignes d'être parés d'une selle que l'on enfourche et d'autres porteurs de charges pour traverser steppes et déserts, (à envisager tout cela) qui sait "voir", s'émerveillera de plus en plus de la sagesse de leur Créateur et Auteur. En effet, s'Il les a ainsi créés, c'est grâce à un Savoir qui avait fait le tour de leurs utilités et qui précédait l'acte par lequel Il les créait.

Que soit donc exalté Celui en la science de qui toutes choses sont à nu, sans qu'Il ait à réfléchir, à supputer ou à s'interroger, sans qu'Il ait à recourir à l'aide d'un ministre ou d'un conseiller, car, Lui, Il sait, Il est informé, Il est sage, Il est puissant. Il a fait surgir, du plus petit de ce qu'Il a créé de petit, le plus véridique des témoignages pour les cœurs de ceux qui reconnaissent qu'Il est Un. Il ne reste donc aux créatures qu'à se soumettre à Sa force et à Sa puissance, à reconnaître Sa seigneurie, et à avouer

qu'ils sont impuissants à connaître expérimentalement Sa majesté et Sa grandeur. Qui pourra dire le nombre des louanges qui Lui conviennent et, qui plus est, les trouver, (rivalisant ainsi) avec celles qu'Il s'est adressé à Lui-même ?

Tout ce qu'il nous faut connaître, c'est de reconnaître que nous sommes incapables de Le bien connaître. Demandons donc à Dieu de daigner nous guider par Sa grâce et Sa miséricorde" (4).

Voilà comment il nous faut regarder et comprendre le règne animal et, avec lui, tous les règnes suscités du néant par la Bonté divine. Pour Ghazali, il s'agit d'abord de connaître à fond chaque être dans les parties les plus intimes de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Alors seulement celui qui médite peut trouver une nourriture pour sa quête à jamais insatisfaite des Signes (**âyat**) de la Magnificence divine. Observer et considérer en détail est la première condition de toute méditation. Une autre lui est tout aussi nécessaire : il faut secouer ses habitudes, reprendre sa connaissance du monde au point zéro et refaire, avec un oeil neuf et une âme plus disponible et attentive, le chemin déjà parcouru qui mènera, cette fois, à une compréhension spirituelle des êtres. Tout cela, pour Ghazali, n'aboutit pas à une connaissance scientifique, bien qu'il la facilite singulièrement, mais à une connaissance "cordiale" des créatures avec lesquelles on se sent avoir partie liée et quant aux origines et quant au terme ultime.

On l'a noté au cours de la lecture des textes qui précèdent, Ghazali ne s'adresse pas à l'intelligence du lecteur seulement, mais aussi à ses facultés les plus sensibles, comme l'émotion, et les plus hautes, comme le "cœur". Pour lui, en effet, le "cœur" est une intelligence supérieure dont le monde de compréhension est la seule intuition. Ghazali vise au dialogue, c'est-à-dire à la rencontre de deux âmes. On comprend alors le prix qu'il attache à cette voie du discours éloquent et persuasif, à cette **tariqa khit'âbiyya** : il parle à une personne et, pour lui, cette personne est un "tu". Et cela donne à certaines de ces pages, souffle et vie.

D'autres textes pourraient ici prendre place qui auraient leur intérêt et confirmeraient encore, si c'était nécessaire, que Ghazali a su observer la nature et en entendre les leçons. Qu'il s'agisse de l'instinct des fourmis ou de la genèse de tout homme à partir de la "gouttelette initiale" (**nut'fa**), merveille des merveilles, l'auteur apporte en ses descriptions un souci de la précision qui toujours nous étonne et en ses réflexions une ouverture d'âme qui sans cesse nous émeut.

Dans tout cela, quel est le secret dessein de Ghazali ? La simple lecture de ces deux textes, les réflexions dont ils sont entrecoupés, le cadre où ils s'insèrent, nous laissent déjà entrevoir ce qu'il peut être. Mais la Création ainsi observée est trop riche pour que l'auteur ne l'utilise pas à des titres divers et à propos de tous les sujets. C'est ce qu'il faut maintenant envisager.

Sous toutes les latitudes, il est une forme d'enseignement populaire qui ne s'embarrasse guère de nombreuses définitions par trop abstraites et qui doit son efficacité à un refus délibéré de toute complication intellectuelle. Qui veut transmettre un message aux gens du commun, (et, en dehors de leur spécialité, les savants en font également partie), se doit de leur apporter des définitions vivantes et des exemples concrets. Sans aucune idée a priori concernant tel ou tel procédé d'exposition, celui qui veut communiquer se met d'instinct au niveau de son interlocuteur : or qu'y a-t-il de plus commun que ce que l'on ressent également, l'expérience humaine de la nature, qui n'est le privilège de personne. Aussi n'est-il pas étonnant que les réalités les plus hautes soient définies par des comparaisons : "Le royaume des cieus est semblable à...". Les livres les plus respectés sont ici très proches de cette sagesse populaire, condensé de l'expérience originale de chaque nation : dans les deux cas, les réalités sensibles servent à exprimer des idées qui seraient difficilement comprises si l'on se contentait d'en donner seulement une définition. L'intelligible s'enracine dans le sensible et on ne s'élève aux **ma'qûlât** qu'à partir de **mahsoûsât**.

C'est une vérité de bon sens : métaphores, paraboles, allégories, etc... sont de toutes les littératures. Procédés jugés faciles par certains, mais combien adaptés aux humbles : les grands esprits se reconnaissent au soin qu'ils portent à en user avec art pour mettre à la portée de tous le résultat des spéculations philosophiques les plus hautes et les fruits des révélations divines les plus gratuites. Ghazali en est, et c'est pourquoi nous glanons en son oeuvre immense tant de comparaison où il excelle d'autant mieux qu'il a su pousser jusqu'au bout son investigation des secrets de la nature, et cela avec les moyens et l'information de son époque. Grâce à son esprit d'observation, il a su découvrir beaucoup, et, grâce à son génie méditatif, il a pu établir maintes similitudes entre ce qu'il voyait et ce qu'il analysait de la vie psychologique et religieuse de l'homme. Chez lui, la comparaison n'est ni banale ni vulgaire. Sans rechercher une quelconque préciosité qui s'harmoniserait mal avec l'esprit de simplicité que suppose une telle méthode, il apporte toujours l'exemple original et neuf qui saura

frapper l'imagination et faire comprendre par un parallélisme précis les opérations intellectuelles ou les situations spirituelles les plus délicates. Et cet apport procure repos et lumière à celui qui l'écoute ou le lit : la définition se compliquait d'explications difficiles à saisir, la pensée s'y fractionnait dangereusement et l'unité du sujet était perdue, et voicique le mot libérateur vient rassurer celui qui se croyait égaré : "**linadh'rib mithâlan**", "donnons un exemple".

La comparaison, chez Ghazâli, revêt des aspects très divers dans l'emploi. L'auteur de l'**Ih'yâ**, parfois, procède par légères touches : à peine suggère-t-il un rapprochement, qui semble furtif, entre la réalité à expliquer et un fait de nature connu de tous. On a l'impression qu'il veut laisser au lecteur le soin et la joie de développer la similitude : respect de sa personne qui a également à découvrir ce qu'elle cherche, art qui se veut discret quand il juge inutile toute insistance. Les touches délicates, on a reconnu là les traits métaphoriques, sont sans nombre dans les pages ghazâliennes. Les énumérer toutes serait fastidieux et inutile à la fois.

Rappelons-nous simplement la comparaison très vite abandonnée des papillons se précipitant sur la chandelle allumée jusqu'à s'y consumer :

"A voir l'homme se précipiter sur les passions mauvaises les plus basses, on ne peut manquer d'évoquer l'image des papillons se précipitant sur la flamme : les yeux des fils d'Adam sont éblouis par le scintillement des passions mauvaises".

L'élément commun est unique: hommes et papillons se laissent éblouir par une lumière qui, au total, ne les éclaire pas. Elle n'est que le rayonnement d'une flamme qui les consumera. Sur ce dernier point, Ghazali saisit tout de suite une différence et interrompt là la comparaison : les papillons, consumés, sont délivrés puisqu'ils n'existent plus, tandis que le fils d'Adam, se consumant dans le Feu, en a conscience et en souffre à jamais.

En un autre passage, l'auteur de l'**Ih'yâ**, méditant sur l'ascèse dans ses rapports avec les nécessités de la vie et envisageant ce même triste destin de l'homme livré à ses mauvaises passions, voit se présenter à ses yeux l'image du ver à soie qu'il croit incapable de s'évader de son cocon. La comparaison fuse alors :

"A cet effet, celui qui amasse les biens d'ici-bas et en poursuit les voluptés, est comparable au ver à soie qui n'a de cesse, tant qu'il est en vie, de tisser autour de lui (son cocon), puis qui aspire à en sortir et ne trouve à cette fin aucune voie de salut, puis qui meurt enfin victime de l'œuvre même de ses mains. Ainsi en est-il de quiconque poursuit les voluptés d'ici-bas : il ne fait que tendre autour de son cœur des chaînes qui l'enserrent de tout ce que désire sa passion" (5).

Là encore, Ghazali ne poursuit pas le parallélisme établi entre le cocon, prison mortelle pour celui qui l'a édifié, et le "cocon tout moral et spirituel" des liens qui enserrant l'homme et finalement le momifient.

Comparaison plus radicale encore celle, bien connue, où l'homme spirituel est invité à s'abandonner entre les mains du Seigneur "comme le cadavre entre les mains du laveur de morts".

Il semble inutile de s'étendre davantage sur un aspect très commun de la comparaison qui n'est, en définitive, que l'unité de base, si l'on peut ainsi s'exprimer, utilisée par les constructions littéraires les plus travaillées.

En effet, quand on passe de la métaphore à la parabole, on accède à un procédé plus riche et plus difficile à la fois : plus riche parce qu'ici les points de comparaison sont multiples et se succèdent à une cadence étonnante, plus difficile parce que le sens de la parabole est unique et qu'il le faut découvrir à travers les métaphores accumulées, les traits paraboliques ajoutés et les ornements littéraires surajoutés. La parabole est une comparaison, certes, mais développée sous forme d'histoire : les mots y sont donc pris dans leur sens propre. Ce que l'on compare, ce sont plutôt les situations, et ce qu'il faut réaliser, c'est le sens global du récit ou du tableau : ceci fait, on peut alors le transposer dans l'autre domaine qu'il s'agissait d'expliquer et, à la limite, on pourrait tout résumer en une seule phrase aux deux articulations suivantes : "de même que..., de même...". La véritable parabole ne pourra jamais être réduite à un tel schéma : celui-ci, la résumant et l'amputant de tout ce qui fait sa richesse, la trahirait indubitablement. Il faut laisser à la parabole son "clair-obscur", car, si elle est accessible à tous par sa forme concrète et pique la curiosité par sa forme imagée, elle maintient cependant toujours

une certaine obscurité qui permet d'apprécier d'autant mieux la lumière apportée par la "clé" donnée au terme ou parfois simplement suggérée.

Un exemple, entre autres, nous en est donné dans le même quatrième quart de l'Ih'ya' lorsque, au "livre du repentir" (**kitab al-tawba**), se demandant qu'elle est la nécessité de la **tawba** et quel en est le mérite, Ghazali se voit obligé d'aborder le problème de la libre volonté et d'énumérer les trois positions adoptées à son endroit : des gens affirment que les actes humains sont pures contrainte (**jabr**), d'autres disent que l'homme a une volonté entièrement libre et que son acte est commencement absolu (**ikhtirâ'**), un troisième groupe, suivant une voie moyenne, conclut que l'homme fait acquisition (**kasb**) des actions créées par Dieu. Pour lui, il ne fait pas de doute que ce sont là trois visions partielles d'une même réalité et, pour nous le faire mieux saisir, il nous brosse, la parabole des aveugles et de l'éléphant,

"Sache qu'une troupe d'aveugles apprit par ouï dire qu'on avait amené à la ville un animal étrange appelé éléphant : ils n'avaient jamais pu se faire une idée de lui et n'avaient jamais entendu prononcer son nom. Ils se dirent : il nous faut absolument parvenir jusqu'à lui et le connaître par le sens du toucher où nous avons quelque capacité. ils s'enquirent donc de lui et, parvenus à destination, se mirent à le palper. L'un des aveugles posa la main sur les deux pattes de la bête, un autre posa la sienne sur la défense de l'éléphant, un troisième posa la sienne sur l'oreille de l'animal. Ils déclarèrent alors en avoir pris bonne connaissance. Au retour, ils furent interrogés par les autres aveugles et voici que leurs réponses s'avéraient très différentes les unes des autres. Celui qui avait palpé la patte déclarait que l'éléphant ressemblait, à s'y méprendre, à une grosse colonne cylindrique à l'extérieur rugueux, bien qu'il fût en réalité plus mou que celle-ci. Celui qui avait palpé la défense affirmait que l'éléphant ne se présentait pas ainsi : au contraire, il était dur comme pierre et n'avait rien de mou, était lisse, sans aucune rugosité, n'avait rien de l'épaisseur de la grosse colonne, mais ressemblait plutôt à une colonnette. Celui qui avait palpé l'oreille se récriait alors : par ma vie, il s'agit de quelque chose de mou et de rugueux, et donnait raison en cela à l'un de ses deux devanciers, mais il ajoutait aussitôt : il ne ressemble ni à une grosse colonne ni à une colonnette et on ne peut le comparer qu'à une peau de bête, large et épaisse.

En réalité, chacun disait vrai, de son point de vue, quand il relatait *ce* qu'il avait pu connaître de l'éléphant. Chacun, en cela, ne faisait que décrire l'éléphant. Mais, en regroupant leurs informations, ils en savaient trop peu pour avoir, de l'image de l'éléphant, une connaissance exhaustive et approfondie.

Médite cette parabole et prends-la en considération : c'est l'exemple qu'il convient toujours de citer là où les hommes sont d'avis divergents, même si cela est de nature à invalider (les résultats) des sciences (fondées sur) la découverte" (6).

Par cette parabole, Ghazali n'explique pas à son lecteur, la difficulté qu'il y a à concilier les trois thèses en présence, mais il lui fait comprendre cependant qu'elles se rejoignent : de même que chaque aveugle dit vrai tout en n'épuisant pas la vérité, de même ces trois thèses expliquent vraiment l'acte libre sans en épuiser la vérité totale. Tout le reste de l'histoire des aveugles vient renforcer cette impression par tout un appareil littéraire qui frappe l'imagination : l'exemple est bien choisi et "parle" de lui-même.

On comprend alors que Ghazali, s'agissant du repos en Dieu (**al-tawakkul**) et s'avisant d'en décrire les degrés, ne trouve rien de mieux comme élément de comparaison que la confiance de l'enfant envers sa mère. Des deux côtés l'abandon est total et les raisons sont les mêmes.

"Le deuxième degré d'abandon est plus fort. Le comportement à l'égard de Dieu Très Haut y est semblable à l'attitude du petit enfant à l'égard de sa mère. Car ce petit enfant ne connaît qu'elle, ne cherche refuge qu'auprès d'elle, ne s'appuie que sur elle. Dès qu'il la voit, il s'accroche en toute circonstance à la traîne de sa robe, et ne la lâche pas. S'il éprouve quelque mal en l'absence de sa mère, le premier mot qui lui vient aux lèvres c'est : "ô maman", et la première pensée qui lui traverse l'esprit est celle de sa mère. Car elle est son refuge. La confiance de l'enfant est totale dans la garantie qu'elle lui donne, et qu'elle pourvoiera à tous ses besoins, et l'entourera de sa sollicitude...

On peut comparer le spirituel arrivé au troisième degré d'abandon à un enfant qui saurait que, même s'il n'appelle pas sa mère par ses cris, sa mère le recherchera, que même s'il ne s'accroche pas à sa traîne, sa mère le portera, que même s'il ne lui demande pas du lait, sa mère prendra l'initiative et l'allaitera" (7).

La parabole est ici bien nette: deux situations sont mises en parallèle et la confiance totale de l'enfant vers sa mère se voit traduite par plus d'un détail charmant qui, en lui-même, ne correspond à rien de la réalité à expliquer. L'ensemble de ces détails caractérise une attitude et c'est elle qui est mise en correspondance avec la situation de l'homme spirituel par rapport à son Seigneur. Le résultat est heureux, car à considérer l'enfant et sa mère, on accède d'autant mieux à la compréhension des deuxième et troisième degrés d'abandon en Dieu.

Ces deux exemples illustrent une méthode chère à Ghazali, puisqu'elle émaille ses longues dissertations de mille références au concret qui les rendent abordables par les intelligences les moins affinées. Cependant il ne saurait s'en contenter.

Au-delà de la parabole, plus riche qu'elle en valeur comparative et en clarté d'exposition, il y a l'allégorie. Celle-ci ne vise plus, comme la précédente, à illustrer une ressemblance entre deux situations globales, mais elle s'empare des traits qui composent l'une et leur trouve un correspondant dans l'autre. Succession de métaphores, elle compare trait à trait, détail à détail : cela donne à l'explication une richesse qui ne lui apportait pas la parabole.

Plus riche que la parabole, l'allégorie est aussi plus difficile, et c'est la rançon de sa richesse; car, si l'on pouvait appréhender facilement la similitude de deux situations, il faut par contre une sagacité hors de pair parfois pour saisir les similitudes de traits et le parallélisme des détails. D'autant plus qu'alors bien des mots sont à prendre au sens figuré. Donc, plus compliquée et, partant, plus savante, l'allégorie ne saurait cependant être séparée entièrement de la parabole. En fait, les deux genres se touchent de très près et s'entremêlent, tant leur lien de parenté est étroit. Et ce lien est issu de la nature même des choses : dans une comparaison prolongée, plus on parfait les détails, plus les traits particuliers correspondent, et plus la parabole est allégorisante. Ainsi de la métaphore passagère on passe insensiblement à la parabole puis à l'allégorie, mais on ne sort pas de la comparaison, élément fondamental de toute présentation concrète des vérités les moins sensibles.

Le texte qui va suivre paraît fournir un bel exemple d'allégorie, bien que celle-ci n'y soit pas exploitée dans toutes ses dimensions, semble-t-il. Le troisième quart de l'Ih'yâ' traite de "ce qui peut perdre l'homme". Le livre qui l'inaugure est celui de "l'exposition des mystères du cœur" (**kitâb sharh' 'ajâ'ib al-qalb**) : le cœur humain y est amplement analysé avec son caractère particulier et son mode de connaissance. Ghazali est alors obligé de distinguer les deux voies de la connaissance : celle des soufis qui est l'**ilham** ou inspiration divine et celle de la dogmatique spéculative qui se contente des moyens normaux de perception et de compréhension. Deux allégories sont apportées par l'auteur pour nous faire "sentir" la différence entre les deux voies et nous faire secrètement désirer la première. La première allégorie est celle du Bassin creusé en terre et qu'il faut remplir d'eau.

"Supposons qu'un bassin ait été creusé en terre. On peut penser que l'eau y sera amenée par en haut grâce à des canaux qui y déboucheront et on peut également penser que l'on se mettra à creuser le fond du bassin et à en enlever la terre jusqu'au moment où l'on se sera approché *de* la nappe d'eau pure (sous-jacente) : alors l'eau jaillira du plus profond du bassin et ce sera une eau très pure et pérenne, et qui, peut-être, sera plus abondante et d'un débit étonnant.

Le cœur, c'est le bassin et le Savoir, c'est l'eau. Les cinq sens, ce sont les canaux. On peut amener le Savoir au cœur au moyen des canaux que sont les sens et en donnant au regard de pouvoir atteindre les êtres jusqu'à ce qu'il en ait acquis toute la science qu'il pouvait appréhender. On peut également obstruer ces canaux en s'isolant, en faisant retraite et en refusant de porter son regard sur les êtres. On se retire alors en la profondeur du cœur : on le purifie et on le délivre des épaisseurs du voile qui le recouvre jusqu'à ce que jaillissent de son intérieur les sources du Savoir. Si voulant poser une objection, tu demandes comment il se fait que le Savoir puisse ainsi jaillir du cœur en tant que tel, alors que celui-ci en est vide, sache que c'est là le côté merveilleux des mystères du cœur" (8).

Suit alors une longue explication qui nous apprend d'où vient la connaissance directe du cœur et que ces pages ne sauraient envisager. La deuxième allégorie vient à ce moment corroborer la première et la préciser : c'est l'histoire des Chinois et des Byzantins.

"La deuxième allégorie te fera comprendre la différence entre les deux types de Savoir, je veux dire entre celui des savants et celui des saints. Les savants, en effet, peinent pour acquérir les sciences elles-mêmes et pour les amener au cœur. Ceux des Soufis qui ont pu accéder à la sainteté oeuvrent pour clarifier leur cœur, pour le purifier, le polir et le rendre net.

On raconte que des gens de Chine et d'autres du pays des Roûm rivalisèrent d'éclat auprès d'un certain roi, (prétendant) exécuter à la perfection peintures et figures. L'avis du roi fut, en fin de compte, de leur confier une salle (du palais) : les Chinois auraient à en décorer une partie et les Byzantins l'autre partie. Entre eux, on abaisserait une tenture pour qu'un groupe ne puisse pas s'inspirer de ce que ferait l'autre. Et l'on fit ainsi. Les Byzantins rassemblèrent une quantité non négligeable de teintes rares. Les Chinois entrèrent, n'ayant rien de ce genre, et se mirent à polir et lustrer les murs de la moitié de la pièce qu'ils avaient à décorer.

Quand les Byzantins eurent achevé leur travail, les Chinois prétendirent qu'ils avaient également achevé le leur. Le roi en fut étonné, se demandant comment ils avaient pu faire tous leurs décors sans la moindre pâte à couleur. Il leur dit : comment avez-vous pu les exécuter sans aucun moyen de décoration ? Ils lui répondirent : il vous suffit de faire lever la tenture; ce que l'on fit. Et voilà que les murs polis par eux reflétaient les œuvres merveilleuses réalisées par les Byzantins, mais plus brillantes et plus étincelantes encore, car ils étaient devenus de véritables miroirs au polissage parfait, tant ils avaient été lustrés. Et c'est ainsi que la partie de la salle à eux confiée l'emporta en beauté parce qu'elle avait été d'autant mieux polie.

Ainsi, le soin apporté par les saints à purifier le cœur et à le rendre clair, net et transparent au point que s'y reflète la Vérité éclatante dans un étincellement infini, c'est celui des gens de Chine, et le soin apporté par les sages et les savants à acquérir des connaissances et à conquérir les sciences ainsi qu'à en décorer le cœur, c'est celui des gens du pays des Roûm" (9).

Par là Ghazali nous apprend que la connaissance directe du cœur n'est parfaite qu'au-delà d'un long effort de dépouillement, sans aucune utilisation de moyen humain, comme nous l'enseignent admirablement l'exemple des gens de Chine.

Traits métaphoriques, paraboles, allégories démontrent à l'envi que l'auteur de l'Ih'yâ' est un maître pédagogue : tout ce qu'il sait de la nature et du travail humain lui est un moyen permanent d'évoquer les réalités les plus abstraites, de les expliquer et de les adapter aux intelligences les plus frustes. L'observation de la création lui a d'abord fourni un procédé d'exposition : méthode chère à laquelle il fait appel dès qu'il le peut, méthode vivante qui fait participer le lecteur à un dialogue échangé silencieusement dans cette zone du cœur où les mots deviennent inutiles.

Mais réduire à ces dimensions méthodologiques tout l'intérêt porté par Ghazali à l'observation de la nature serait l'amputer de sa part essentielle, et qui est la meilleure. Pour lui, la contemplation de la nature et des règnes céleste, terrestre, animale, végétale et minérale, la méditation sur leur agencement harmonieux et les merveilles qu'ils recèlent et l'ascension de l'âme vers Dieu qu'elles provoquent constituent un élément important de la vie religieuse. On a pu s'en rendre compte dans les deux longs textes cités plus haut : ce qui couronne la description précise d'un insecte et l'observation continue de son comportement instinctif, c'est l'émerveillement qui se traduit alors en cris de l'âme.

Sans tomber en un quelconque romantisme facile et aidé en cela par le caractère didactique de son oeuvre littéraire, l'auteur sait faire rendre à la nature des "accords" qui résonnent en l'âme religieuse. Ces "accords" seraient-ils sentis par l'âme naturelle, celle qui n'aurait jamais eu la faveur de la Révélation divine et serait ignorante de Celui qui l'a faite ? Autrement dit, les merveilles de la création et l'harmonie des mondes pourraient-elles constituer une preuve de l'existence de Dieu pour le non-croyant en même temps qu'une révélation naturelle de Sa puissance, de Sa sagesse et de Sa bonté ? On peut se poser la question, mais il semble qu'une réponse lui est très vite donnée.

En effet, l'lh'yâ' n'est pas une œuvre d'apologétique, encore moins un traité visant à ébranler l'incrédule ou à convaincre, l'incroyant. L'œuvre ghazâlienne a une tout autre perspective : elle s'adresse à l'homme croyant, à celui qui connaît Dieu et vit sous Sa loi. Elle lui détaille les actes qu'il lui faut accomplir vis-à-vis de son Créateur (les **'ibâdât**) et ceux qu'il doit réaliser dans sa vie quotidienne au milieu de ses semblables (les **'âdât**). A travers tout cela, elle lui enseigne et "ce qui peut le perdre" (les **muhlikât**) et "ce qui peut le sauver" (les **munjiat**). On comprend alors que Ghazali n'envisage pas d'entreprendre une argumentation rationnelle à partir de l'observation de la nature et de ses merveilles pour aboutir à une preuve de l'existence de Dieu ou à une information sur Ses attributs. Ceci est en dehors de sa visée.

Pour lui, l'émerveillement de l'homme devant la création et les découvertes qu'il y fait, ne saurait être qu'un confirmatur pour rame croyante, une sorte de preuve a posteriori, et c'est tout le sens des Signes (**âyât**). Voir un Signe n'en donne pas la clé. Il faut que la clé soit déjà donnée, et c'est la Foi qui la livre. Alors on peut reconnaître les Signes et on en retrouve partout, à la mesure de la foi donnée et de l'amour suscité en l'âme. A cet instant, la Puissance divine éclate dans la grandeur et la majesté des oeuvres qu'il a conçues et créées, sa Sagesse se manifeste dans l'ordre qui y règne et dans l'harmonie qui s'y cache comme dans l'agencement merveilleux des actes de l'instinct animal, sa Bonté resplendit dans l'attention continuelle qu'Il porte à tous ces êtres qu'Il a fait sortir du néant par pure faveur. C'est la Foi qui fait saisir tout cela dans la moindre des créatures observées : "Vois comment Dieu l'a créé sur le type même de l'éléphant..., comme Il a aménagé ses organes : Il lui a fait pousser..., Il l'a allongé..., Il l'a doté..., Il lui a assuré..., Il lui a communiqué...".

Dans cette vision nouvelle, chaque être témoigne, comme l'araignée, de Celui qui l'a fait :

"Penses-tu qu'elle tienne d'elle-même ce savoir artisan ou qu'elle se soit formée ainsi elle-même ou qu'un humain l'ait ainsi formée ou enseignée, ou bien n'a-t-elle ni guide ni maître ? Quelqu'un doué de clairvoyance peut-il douter de la misère, de la faiblesse et de l'impuissance de l'araignée ? L'éléphant lui-même, avec sa stature imposante et sa puissance évidente, est impuissant à s'auto-gouverner, a fortiori ce faible animal ! Ne témoigne-t-il pas plutôt, par son apparence, sa forme, son mouvement, son orientation et les merveilles de son travail, du Sage qui l'a façonné et du puissant Savant qui l'a créé ? Celui qui sait "voir" découvre en ce frêle animal, plus qu'en tous les autres, ce devant quoi restent interdits les intelligences et les cœurs : la grandeur et la majesté du Créateur qui régenté tout, la perfection de sa Puissance et de sa Sagesse" (10).

La condition nécessaire pour "voir" c'est d'ouvrir les yeux. Ghazali l'a noté en son temps : l'habitude nous a rendus aveugles vis-à-vis des merveilles qui nous sollicitent à tout instant et attendent de rencontrer notre regard. L'habitude est bien un voile de séparation qui nous isole en l'occurrence. Il faut faire tomber le voile pour enfin voir en face et contempler; l'auteur nous y invite dans notre découverte de la nature et l'interprétation qu'il nous en faut donner :

"Si les cœurs ne s'émerveillent plus à leur propos, c'est parce qu'ils se sont habitués à eux, les voyant trop souvent. Oui, si l'homme venait à apercevoir un animal étrange, ne serait-ce qu'un ver, son émerveillement se renouvellerait et il s'écrierait : Dieu soit exalté, quelle merveille ! Hélas ! l'homme ne s'émerveille même pas de lui-même, alors qu'il est ce qu'il y a de plus merveilleux dans le règne animal !" (11).

Le même cri avait jailli du cœur d'un saint Augustin qui se scandalisait de l'indifférence de ses semblables pour le miracle annuel de la germination. Cette graine de blé jetée en terre, nous sommes habitués à la voir devenir de gros épis qui donneront notre pain. Mais la merveille ne gît-elle pas au cœur même de cette transformation, car cette graine va mourir dans les ténèbres du sol abreuvé des pluies hivernales et, par cette mort, va jaillir en herbe verte et printanière qui portera les lourds épis dorés par le soleil de juin et donnera, comme dit la parabole, du trente, du soixante et même du cent !

C'est au renouvellement du regard que nous invite Ghazali. Son accent sera autre, sans doute, mais l'exigence de base reste la même. On comprend alors l'insistance de sa **t'ariqa khitâbiyya**, ce "considère comment" et ce "vois donc" qui reviennent sans cesse en ses observations : il incite à ouvrir les yeux, il pousse à scruter les moindres détails, il suggère à l'esprit des pistes qui le mèneront peut-être au trésor recherché, il talonne l'âme jusqu'à ce qu'elle se soit posé les points d'interrogation auxquels la Foi répondra.

Voilà, semble-t-il, les quelques réflexions que pouvait nous inspirer la lecture de nombreux passages de **I'lh'yâ'** où la Création nous est présentée comme thème d'exploration ou moyen d'expression. Il s'agit là d'une interprétation, et nous en avons bien conscience; d'autres interprétations seraient certainement possibles, car à neuf cents ans de distance il est difficile de retrouver une attitude d'âme, et cela à travers des textes qui parfois déroutent. Nous avons simplement essayé de sympathiser avec ces pages et celui qui les rédigea : la méthode a ses avantages, mais n'est pas sans danger. Il appartient maintenant au lecteur d'en juger et, le cas échéant, de rectifier ce qui aurait échappé à l'optimisme où porte l'effort de sympathie.

Il demeure que la pensée et l'attitude de Ghazali ne sauraient être ramenées à d'autres : elles lui sont originales. Il a de la Création une vision personnelle qui, si elle a quelque rapport avec la vision qu'en a un saint François d'Assise ou un Pascal, n'en reste pas moins irréductible. Les contextes culturel et spirituel sont très différents et il semble difficile de penser que Ghazali soit allé jusqu'à cette "fraternité spirituelle" avec le soleil, l'eau et la mort, que François d'Assise sut chanter et incarner tout à la fois.

Reconnaissons cependant combien profond fut l'intérêt que porta Ghazali à la nature créée et à ses merveilles. De métaphores en paraboles et de paraboles en allégories, il a su tirer de ce "grand livre ouvert à tous", des comparaisons inimitables qui étaient bien dans son génie et rendent attrayantes nombre de ses pages. Bien plus, dépassant le stade de l'utilisation méthodologique, tout en restant dans la tradition islamique, il a su réapprendre au lecteur à découvrir, dans la Création, l'ensemble des Signes (**âyat**) qui, tous, lui parlent de Quelqu'un, de Celui qui les a faits et qui les garde. Pour cela il lui a enseigné la seule méthode valable, et c'est celle des gens de Chine : il faut, comme eux, purifier et polir un certain miroir qui, chez nous, est le "cœur". Par là les yeux trop habitués retrouvent leur acuité pour saisir et comprendre. Nous souhaitons qu'ils soient nombreux à appliquer d'abord cette "revision" à la lecture de Ghazali lui-même, puis, à son école, à la lecture du "grand livre ouvert à tous". Ce sera une manière d'être fidèle à un important aspect de son message.

NOTES

1. La description du ciel que fait ici Ghazali est tributaire de la cosmogonie alors régnante: il y a sept cieux surmontés de la base du Trône divin, ou estrade, sur laquelle est fondé le Trône lui-même. Ces deux derniers concepts, dans l'immédiat, semblent coraniques; en fait, il faut remonter aux images des littératures sémitiques anciennes.
2. Ici encore il faut se référer à la mentalité des géographes d'alors et aux cartes qu'ils dressaient : les terres émergées constituent un vaste continent où la Méditerranée fait figure de mer Intérieure, continent baigné sur son pourtour par l'Océan "qui entoure" (**muh'it**).
3. Le texte ici traduit est extrait des pages 309, 310 et 311 de **I'lh'yâ'**, tome 4 (édition du Caire, 1939).
4. Même édition, tome 4, pages 426 et 427.
5. Même édition, tome 4, p. 235.
6. Même édition, tome 4, p. 7.
7. Même édition, tome 4, p. 225. Pour ce texte, nous utilisons la traduction qu'en a donnée Louis Gardet dans la Revue IBLA. Cf. **"L'abandon à Dieu (tawakkul)"**, présentation et traduction d'un texte d'Al-Ghazali, par L. Gardet - IBLA, 13e année, N° 49, p. 37 à 48.
8. Même édition, tome 3, p. 19.
9. Même édition, tome 3, p. 21.
10. Cf. supra, p. 131-132.
11. Cf. supra, p. 132-133.

